

Jean-Michel LOUKA

DU PSYCHANALYSTE

TROIS CONFERENCES DU PRINTEMPS 2013

TROISIEME CONFERENCE DE PRINTEMPS – Jeudi 13 Juin 2013

DU PSYCHANALYSTE AUJOURD’HUI
Un signifiant honteux

« En général, la psychanalyse possède le médecin totalement ou pas du tout. »

Voici cette phrase de Freud qui m’a frappé. Qui me reste. Elle date de 1932.

« L’analyste de s’autorise que de lui-même,... et de quelques autres » !

Cette autre phrase, de Lacan, celle-là, m’est revenue aussi. En deux temps datés, 1964 pour la première partie, 1974, pour la seconde partie.

Corrélée à la précédente, encore celle-ci de Lacan, très ancienne :

« Si on forme des analystes, c’est pour qu’il y ait des sujets tels que chez eux le moi soit absent », dit-il dès le 15 mai 1955, à son Séminaire *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*.

Trois phrases, l’une de Sigmund Freud (1856-1939), les deux autres de Jacques Lacan (1901-1981). Ces trois phrases dessinent pour moi deux axes fondamentaux toujours battus en brèche par les analystes, dont Lacan disait, comme Freud d’ailleurs, qu’ils ne sont pas à la hauteur de leur tâche !

Axe 1 : La psychanalyse, discipline autonome, est un métier (*mysterium*) et une profession (*professio*, « je déclare ») à plein temps, exclusifs de tous les autres. Ils se pratiquent à dé-couvert par celui, celle qui se nomme « psychanalyste ».

Axe 2 : Le psychanalyste est seul, dépouillé de son Moi, car il ne doit faire acte que de son inconscient et donc de ce qu'il est advenu comme psychanalyste. Mais il ne peut, paradoxalement, rester seul, au risque incontrôlé de ne plus savoir si ce qu'il fait est toujours de l'analyse. Ce qui est antinomique.

*

Axe 1.

Freud dit, non pas que le psychanalyste (le médecin) possède la psychanalyse, mais bien qu'il est possédé par elle. Et que, si cela se fait, c'est la loi du tout ou rien.

Ce peut-être pas du tout, l'analyse n'a pas mordu l'impétrant psychanalyste qui ne peut que constater qu'il n'est pas ou pas devenu, ou pas encore devenu, ou impossible pour lui de devenir psychanalyste. Il doit avoir alors la sagesse de... faire autre chose : de la psychiatrie, de la psychologie, de la psychothérapie, de l'enseignement, ou encore de la recherche,... par exemple.

Si c'est là,... c'est totalement !

Qu'est-ce que ça veut dire « totalement » ? Ça veut dire qu'on est psychanalyste à plein temps. Elle vous occupe toute. Pas de place pour autre chose, une autre profession proche (comme la psychiatrie, la psychologie ou la psychothérapie), ou non comme la médecine, les sciences humaines et sociales, l'économie, le droit...

Etre psychanalyste à plein temps, ne veut pas dire que 24H/24H, on analyse. Cela veut dire que la psychanalyse occupe tout l'espace de la *psychè*, conscience et inconscient. Pensée, réflexion, écriture, parole, se font à partir de là, de ce lieu-là.

J'avais rencontré, au début des années 1980, après la mort de Lacan, un « psychiatre-psychanalyste » (avec un trait d'union, plutôt que de désunion, comme il se devrait) à l'Hôtel-Dieu de Paris (il dirigeait le service de psychiatrie et les urgences psychiatriques), qui m'avait dit qu'il « avait été » psychanalyste. C'est-à-dire qu'il ne l'était plus ! Qu'il était passé à autre

chose, les psychothérapies en l'occurrence. J'ai bien réfléchi à cette assertion,... j'en ai conclu que s'il ne l'était plus, c'était bien plus qu'il ne l'avait sans doute jamais été, qu'il n'avait jamais été « possédé totalement » par la psychanalyse.

Car, quand on est « possédé totalement », c'est irréversible ! En tout cas, telle est mon expérience.

Alors, pourtant qu'est-ce que l'on voit encore aujourd'hui ? Les analystes, pour la grande majorité, travaillent, comme me le disait mon ami Serge Leclaire, « sous couverture ». Sous couverture de quoi ? De plein de choses, les diplômes et fonctions universitaires, la médecine, la Sécurité dite sociale, l'édition, etc.

Voici un dernier exemple, celui d'un livre qui mélange à peu près tout pour parler de la psychanalyse. C'est toujours et encore l'état où se trouve la psychanalyse dans notre pays, la France !

Il est remarquable, pathognomonique comme on dit en médecine, paradigmatique de la connerie ambiante actuelle du milieu.

Il s'intitule « L'ado et son **psy** »,... Vous voyez qu'il parle « jeune », l'« ado », tout le monde comprend, tout le monde connaît, c'est devenu une catégorie ! Le « psy », c'est pareil, depuis la bêtise faite par cette grande clinicienne, psychanalyste récemment disparue, j'ai nommé Anne-Lise Stern, qui, la première avait avancé ce terme dans l'un des ses articles publié dans une revue de psychanalyse : C'est sous-titré « **Nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse** ». Cela situe d'emblée l'embrouille, la psychanalyse placée du côté, sinon des thérapies, l'une parmi d'autres, en tout cas du côté d'une « pratique soignante », comme l'on dit aujourd'hui.

Je lis : « Qu'est-ce qui se joue dans la relation entre un adolescent et son **psy** ? » Voilà le « psy » ! Le « psy » quoi ? « -analyste » ?, « -iatre » ?, « -chothérapeute » ?

« Quatre **cliniciens, auteurs de référence, ouvrent une réflexion novatrice.** » Le nouveau, cela a toujours été, dans le commerce ordinaire, un argument de vente. Et les « psy » sont devenus des « **cliniciens** », ce

qui ne veut à peu près rien dire, sinon qu'ils se penchent au chevet de leurs « malades ». Terme issu de la médecine, la méthode anatomo-clinique du XIXème siècle et, ... qui ici y retourne dans son accointance à la médecine. Le psychanalyste est-il vraiment un « **clinicien** » ? Comme le médecin ou le psychologue du même nom. C'est, pour le moins, une question.

Ensuite : « Comment devient-on **sujet** de sa propre existence ? », Là le mot « sujet » sent bon la psychanalyse pour les avertis de la chose, ils se retrouvent en terrain familier, même si ici, il ne s'agit pas de lacaniens, mais de psychanalystes de la SPP/IPA. Ils ont fait leur le terme introduit dans la psychanalyse freudienne par Lacan, qu'ils ont cependant farouchement combattu en son temps.

Je continue de lire : « La question de **la création de soi** – centrale dans **le processus adolescent** – est au cœur de cet ouvrage. » Le sujet, ... puis le « soi », badaboum ! Le sujet, cela ne suffisait pas, sauf à appâter le lecteur, voilà le « soi », ... pas très loin du « moi », comme on sait. L'adolescence devient un « **processus** ».

« Mais ce cheminement ne saurait être solitaire. Il est toujours solidaire et nécessite la participation des autres. Pour l'adolescent en souffrance, **l'autre**, l'interlocuteur privilégié, peut être le **thérapeute**. » L'« autre » est ici écrit avec un petit « a ». C'est un petit autre, un semblable. Si le « **thérapeute** », - on apprend donc à cette occasion que le psychanalyste serait un thérapeute, les mots sont interchangeables apparemment – est un interlocuteur « privilégié », ce n'est pas un petit autre, mais l'Autre, avec un grand « A » qu'il aurait fallu écrire. C'est ainsi que Lacan définit la place, place d'emprunt, place où se laisse investir le psychanalyste en tant que « sujet supposé savoir ». Impossible pour les tenants de la SPP, d'écrire Autre, grand A, ce qui aurait fait bien trop lacanien. Alors pourquoi faire du *Canada Dry* de Lacan, sans passer par la rigueur de la définition des concepts lacaniens ?

« Qu'est-ce qui se joue dans la relation entre un adolescent et son **psy** ? Comment appréhender le véritable **processus** de co-création qui s'établit entre le jeune et son **thérapeute** ? » Cela continue, donc, à se balader entre le fameux « **psy** » et le « **thérapeute** », termes, vous l'aurez remarqué, parfaitement incolores et inodores, termes plus vagues, plus généraux tu meurs !

Et ça reprend, et si vous n'avez pas encore compris...: « Quatre **cliniciens, auteurs de référence**, ouvrent avec ce livre **une réflexion novatrice sur les formes d'intervention thérapeutique** à l'adolescence. » Vous avez bien entendu « les formes d'intervention thérapeutique », on est loin de la psychanalyse, devenue, très édulcorée en somme, un sorte d' « intervention thérapeutique ».

« W réinterroge **la psychanalyse** « à l'épreuve » de l'adolescence. C'est à **une conceptualisation nouvelle** de la séance que s'attache X. Y invite à réfléchir aux étonnantes possibilités offertes dans **la cure de l'adolescent** par les technologies numériques et les mondes virtuels. » C'est bien comme cela, ça ne les changent pas de leur monde où ils s'enferment habituellement et qui les figent les chers adolescents ! Mais, notons aussi que les termes de « **psychanalyse** » et de « **séance** » reviennent là à nouveau. « Et Z s'intéresse aux remaniements au sein de la famille lorsque l'enfant devient adolescent. »

« Un livre à quatre voix sur les changements indispensables que doivent aujourd'hui engager **les psychothérapeutes d'adolescents**. » Voici le retour des fameux **psychothérapeutes**. Les psychanalystes, face à l' « ado », sont des psychothérapeutes, qu'on se le dise !

Quel salmigondis !

Les auteurs, maintenant, présentés ainsi :

« W, **psychiatre, psychanalyste**, ancien président de la Société.... X, **psychiatre, psychanalyste**, professeur des Universités. Y, **psychanalyste**, maître de conférences HDR à l'Université Paris Descartes. Z, **psychiatre, psychanalyste**, docteur en psychologie HDR à l'Université Paris Ouest. »

Quatre auteurs, quatre psychanalystes mais, lorsqu'ils sont psychiatres, ce titre passe avant leur pseudo-titre, mais vraie fonction de psychanalyste. Et comme cela ne suffit pas, ils sont encore autre chose, « ancien président de... » pour celui qui n'a pas de fonction déclarée à l'Université et, pour les trois autres, soit le titre de professeur des Universités, soit celui de maître de conférences, deux d'entre eux ont un HDR, c'est-à-dire une « Habilitation à Diriger des Recherches » (c'est très intéressant une HDR, on se demande ce que cela a à voir avec la psychanalyse...).

Mesdames, messieurs, le signifiant « psychanalyste » est un signifiant **honteux**. Il ne se suffit pas à se soutenir tout seul, il doit se cacher parmi d'autres, s'étayer et se couvrir de ces autres signifiants à forte valeur symbolique ajoutée, entre le médecin psychiatre, signifiant qui reste honorable et fait pâlir de jalousie le psychologue, et l'universitaire, l'enseignant-chercheur attaché à une université prestigieuse qui fascine l'étudiant et le non-universitaire.

L'idéal, aujourd'hui, c'est de cumuler la série des titres ou assimilés : médecin, psychiatre, psychanalyste, universitaire (professeur préférentiellement), place dans l'édition (directeur de collection, auteur).

Nenni du « psychanalyste » seul. A-t-on honte à ce point pour ne pas se supporter du seul signifiant qui importe pour représenter un psychanalyste ? Sa seule prétention après un long parcours où il a pu repérer que, quand même, et même dans son insuffisance quotidienne, il a quelques raisons à faire valoir d'être devenu pour quelques autres et cherche à le rester, « psychanalyste »...? « UN PSYCHANALYSTE ! »

Et non pas un psychiatre, un psychologue, un universitaire, un directeur de collection, un président de ceci ou de cela, un « mec » bien, en somme, sous tous rapports ! Le psychanalyste n'est pas un « mec » bien. C'est un pauvre type qui apporte la peste, qui désenchante le monde, qui vous laisse seul face à tout ce « merdier » qu'on appelle le monde,... mais qui vous permet de naître comme **sujet**. Et **sujet du désir inconscient**. Et cela, ce n'est pas rien. Rien, *res*, l'objet, la chose, *reus*, le réel...!

« En, général, la psychanalyse possède le médecin (i.e. le psychanalyste) ou pas du tout », dit la phrase de Freud de 1932. C'est une phrase qui signifie la « possession », qui désigne un « mordu », un possédé de la chose et non pas quelqu'un qui arbore ou exhibe des titres l'autorisant, soi-disant ou voulant le faire croire, à exercer son art.

Est-ce si honteux que cela d'être le représentant aujourd'hui d'une fonction-métier que l'on appelle « un psychanalyste » et de s'en réclamer ?

Freud avait cherché, demandé à devenir professeur, certes, c'était la marche et la marque sociales normales de la consécration de l'époque et de la société autrichienne du tournant du siècle... Et il fut nommé très tardivement, en 1901, l'Université et ses aéropages lui résistèrent. Très

bien ! Mais, c'est au *Psychoanalytiker* Freud auquel nous avons encore aujourd'hui à faire, en le relisant. Heureusement. Pas à l'universitaire.

Lacan, on le sait, aurait bien aimé devenir aussi professeur, on le lui refusa malgré son insistance. Un tir de barrage des psychiatres, ses pairs...Heureusement, là aussi ! Et c'est bien au génie d'un Lacan théoricien et clinicien que nous sommes confrontés en train, chaque jour, de découvrir l'immensité de son œuvre si pénétrante.

Freud soutînt la question de la *Laienanalyse*, l'analyse profane, c'est-à-dire « non-docte », comme on l'a vu à la première de ces trois conférences. Que font ces gens en étalant ainsi leurs titres, leurs doctes titres qui n'ont rien à voir et rien à faire avec la psychanalyse qu'ils disent exercer par ailleurs ?

Lacan lança cette assertion qui scandalisa : « L'analyste NE s'autorise QUE de lui-même ». Dès la fondation de son école, l'EFP, en 1964. Il ne s'autorise donc pas des ses titres, quels qu'ils soient, aussi ronflants qu'ils soient. Par ailleurs, tout analyste le sait ou devrait le savoir pour l'avoir rencontré, les champs de la médecine, de la psychiatrie, de la psychologie et celui des psychothérapies sont parfaitement, fondamentalement, incompatibles avec celui de la psychanalyse. N'oublions pas que Freud pensait que la psychanalyse, nouvelle science, devait devenir la seule psychologie qui soit et, même, il envisageait que la psychanalyse remplaçât un jour la psychiatrie obsolète. Alors, pourquoi, de ces titres à impressionner le quidam, toujours s'en réclamer pour se pousser du col ? La honte devrait être de l'autre côté, de ceux qui, perversément, savent bien que toutes ces disciplines, tous ces titres n'ont rien à voir avec la psychanalyse et lui sont même contraires, mais qui ne cessent pas de s'en réclamer partout dans les colloques, les séminaires, à la tribune des symposiums, sur les quatrièmes de couvertures de leurs ouvrages, etc. Perversion ?

Mon analyste principal, Serge Leclaire, avait un mot pour cela. Il appelait cette pratique de la psychanalyse, « exercer la psychanalyse sous couverture » ! La couverture, c'est la psychiatrie, la psychologie, aujourd'hui les psychothérapies issues de la méthode psychanalytique et, bien sûr, l'Université.

On pourrait aussi ajouter, l'hôpital, l'Education nationale (l'Enseignement secondaire et supérieur), parfois même, l'entreprise.

Axe 2.

« L'analyste ne s'autorise que de lui-même » est la phrase moderne qui dit tout de ce à quoi on peut résumer radicalement la position du psychanalyste. D'un analyste qui ne s'autorise donc que de son inconscient (c'est ça le « lui-même », car ce n'est pas, surtout pas un « soi-même », encore moins un « moi-même » - à écrire évidemment « Moi-m'aime »), après une longue analyse aboutie, c'est-à-dire « finie » (et pas seulement « terminée, on a vu cela plus haut).

Une longue et aboutie psychanalyse, c'est, entre autres choses, une analyse qui se boucle après avoir vidé le Moi. L'analyse, c'est aussi, entre autres, une réduction, un vidage, une « absentification », si je puis dire, du Moi de l'analyste à venir. Dès 1955 on l'a vu, Lacan annonce que le Moi des analystes doit/devrait être absent. Il ne l'est pas toujours, et pas complètement. Il doit l'être au maximum,... pour que celui-ci NE s'autorise QUE de lui-même. Ce « ne que » est d'importance. Cela veut dire qu'il ne doit s'autoriser d'aucun autre lieu que de l'analyste qu'il est devenu dans son rapport à l'inconscient. Pas du psychiatre ou du psychologue ou du professeur de psychopathologie qu'il peut être « par ailleurs », comme l'on dit. Pas de son père ou de sa mère, ni des ses professeurs, encore moins de son analyste ou de son contrôleur. Mais justement, c'est un « ailleurs », qui doit être laissé « ailleurs ».

Alors, il y a cet hapax, bien embarrassant, ce « ... et de quelques autres », de 1974 chez Lacan.

Il y a, en effet, quelque chose de fondamentalement incompatible, un non-sens même, entre ce que l'on apprend à rencontrer dans son analyse personnelle pour devenir analyste (ce que la théorie appelle **la castration**, condition de possibilité pour qu'il y ait **un sujet désirant** qui naisse de ce « parcours de la perte », comme il m'arrive de désigner par ce syntagme une analyse) et ce qui vous est présenté comme une nécessité après l'analyse : la fréquentation ou l'inscription dans l'institution analytique, une école ou une association.

Le « sujet » n'est pas coll-ectivisable. Sujet et collectif (il y a colle dans collectif !) sont antinomiques et c'est une illusion d'y croire ou de faire

accroire, à un tel leurre. Le problème, c'est que depuis le début de cette étrange pratique, on sait, ou l'on croit savoir, par expérience, que l'on ne peut pas laisser un psychanalyste, comme cela, seul, isolé, pratiquer dans la nature. Sinon quand et comment serait-il qu'il « déconne », qu'il glisse dans une superpuissance interprétative néfaste pour son analysant, voire dans une toute puissance radicale, en somme qu'il devienne pervers ou complètement fou ?

Le Mouvement psychanalytique, pour perdurer, a besoin de garde-fous. Toute l'œuvre d'un Lacan est orientée vers cela : arriver à dire ce qui est de l'analyse et ce qui n'en est pas, ou plus.

C'est donc, ici, le point le plus épineux, aujourd'hui, pour le Mouvement psychanalytique. A la fois, un analyste est seul, mais seul il ne peut le rester. Mais, quand il n'est plus seul, c'est l'enfer !

Un psychanalyste est seul, mais pas seul. Seul, certes, mais il ne doit pas rester isolé. Alors quelle forme de collectif conviendrait le mieux, le moins mal au psychanalyste ?

A regarder ce qui s'est fait dans l'histoire depuis les débuts et ce qui se fait sous nos yeux depuis quarante ans, ce n'est pas brillant. On fonde, on s'associe, on s'accroît, on grossit, on s'« expande », on s'exporte, on se fédéralise, on s'internationalise, et pouf... ! on explose comme une bulle de savon !

Et puis, on recommence avec d'autres ou avec les mêmes, on fonde, on s'associe... On « appartient à » telle ou telle institution, comme on dit, s'en y entendre ce que l'on dit en disant cela... Puis on dissout. Le psychanalyste est soluble dans le collectif. Rétif à l'aliénation, ayant barré l'Autre, grand A, on l'espère tout au moins, seul face au monde désenchanté par sa propre psychanalyse, démuné d'un Moi hier trop présent, il va s'engager dans une voix contraire et se (re)mettre à croire au collectif, par nécessité et raison. Il ne va faire, cependant, que permettre, c'est là le comble, que se reconstitue du maître à la tête de son institution, à la tête de son groupe. Il n'aura alors, à chaque fois, qu'une alternative, « se soumettre ou se démettre », selon la vieille formule non propre à la psychanalyse, mais répandue dans tous les lieux où de jouent des enjeux de pouvoir.

... Et retour du grand Autre, via le maître. Expulsé par la fenêtre, il revient

par la (grande) porte institutionnelle, avec toute la cohorte de « ses élèves », analysants et contrôlés ! C'est, comme son nom l'indique, le grand « manitou ». Il est sur la scène, ou plus souvent dans les coulisses. « Comité secret » chez Freud, « garde rapprochée », premier rang au séminaire, la *Nomenklatura* des Didacticiens, ou encore ceux qu'on appelait les « Barons », puis les AE chez Lacan, et la famille chez les deux (Pour Freud : Anna Freud, la fille ; pour Lacan, Judith Miller, la fille, Jacques-Alain Miller, le gendre). Rien de nouveau chez les analystes depuis Aristote (384 avant J.C. - 322 avant J.C.), Sun Tzu (VIème siècle avant J.C. – Vème siècle avant J.C., qui rédigea « l'Art de la Guerre ») et surtout Machiavel (1469-1527), qui ne soit de tradition politique déjà connue, sauf une certaine naïveté, qui carbure au déni, bien propre aux analystes. L'analyste est un... analyste, au mieux ! Pas un politique, même s'il peut, à l'occasion, être passablement pervers. N'est pas politique qui veut. Mais analyste non plus !

Personne n'a, à ce jour, trouvé l'institution psychanalytique nécessaire et suffisante idéale. Peut-être que ce soir...

Je m'arrêterai là, ce qui nous fait déjà pas mal de sujets à verser au débat.



L'ado et son psy

Nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse

Raymond Cahn, Philippe Robert
Philippe Gutton, Serge Tisseron

Qu'est-ce qui se joue dans la relation entre un adolescent et son psy ?
Quatre cliniciens, auteurs de référence, ouvrent une réflexion novatrice.

Comment devient-on sujet de sa propre existence ? La question de la création de soi – centrale dans le processus adolescent – est au cœur de cet ouvrage. Mais ce cheminement ne saurait être solitaire. Il est toujours solidaire et nécessite la participation des autres. Pour l'adolescent en souffrance, l'autre, l'interlocuteur privilégié, peut être le thérapeute.

Qu'est-ce qui se joue dans la relation entre un adolescent et son psy ?
Comment appréhender le véritable processus de co-création qui s'établit entre le jeune et son thérapeute ?

Quatre cliniciens, auteurs de référence, ouvrent avec ce livre une réflexion novatrice sur les formes d'intervention thérapeutique à l'adolescence. Raymond Cahn réinterroge la psychanalyse – à l'épreuve – de l'adolescence. C'est à une conceptualisation nouvelle de la séance que s'attache Philippe Gutton. Serge Tisseron invite à réfléchir aux étonnantes possibilités offertes dans la cure de l'adolescent par les technologies numériques et les mondes virtuels. Et Philippe Robert s'intéresse aux remaniements au sein de la famille lorsque l'enfant devient adolescent.

Un livre à quatre voix sur les changements indispensables que doivent aujourd'hui engager les psychothérapeutes d'adolescents.

Les auteurs : Raymond Cahn, psychiatre, psychanalyste, ancien président de la Société Psychanalytique de Paris. • Philippe Gutton, psychiatre, psychanalyste, professeur des Universités. • Philippe Robert, psychanalyste, maître de conférences HDR à l'Université Paris Descartes. • Serge Tisseron, psychiatre, psychanalyste, docteur en psychologie HDR à l'Université Paris Ouest.

Extrait du « prière d'insérer » de « *L'ado et son psy – Nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse* » Editions Ithaque, parution 2 mai 2013.